

001/A/20911

Vol. 4. No 2.

Mai 1897



La Voix du Précieux Sang

REVUE PIEUSE

PATRONNÉE PAR

Sa Grandeur Mgr de St-Hyacinthe,

— ET —

PUBLIÉE CHAQUE MOIS

Par les Sœurs Adoratrices du
Précieux Sang,

ST-HYACINTHE, QUE.,
Canada.

Abonnement: \$1.00 par an



SOMMAIRE.

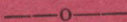
Prières sollicitées.....	129
Le Sang du Fils de Dieu.....	130
Il faut souffrir [F. X. B.].....	132
<i>Mea culpa</i> [MARIE].....	134
L' <i>Angelus</i> pascal [DOM JOSEPH ROUX]	136
Sur les flots	138
Pèlerinage du Bienheureux Gérard Majella.....	141
Le patron des cultivateurs [LAURE CONAN].....	143
La clef du Ciel.....	147
Grâce insigne [V. S. J.].....	150
Récits bibliques.....	151
Vocation manquée.....	156
Actions de grâces.....	157
Indulgences chapelet N. D. des S. Douleurs.....	159

APPROBATION DE L'ORDINAIRE.

Nous félicitons Nos Chères Filles, les Sœurs Adoratrices du Précieux Sang, de la belle œuvre qu'elles entreprennent, et Nous ne pouvons qu'encourager Notre Clergé et les fidèles de Notre diocèse à les seconder efficacement dans la sainte croisade qu'elles entreprennent pour la plus grande gloire du Sang de Jésus et le plus grand bien des âmes.

† L.-Z. Ev. de St-Hyacinthe.

EVECHÉ DE ST-HYACINTHE, 16 Février 1894.
Fête de la Lance et des Clous de Notre Seigneur.



EN VENTE AU MONASTÈRE DU PRÉCIEUX SANG.

NOUVEAU MANUEL DU PRÉCIEUX SANG :—*Reliure de luxe* .
\$2.00, \$2.50, \$3.00 ; *reliure commune* : 75c., 90c, \$1.35.

AVIS.—Les personnes qui voudraient se pourvoir au monastère de MIEL et de SAVON recevront des articles de qualité supérieure. Le MIEL cependant est de quatre qualités, qu'il faut préciser en en faisant la demande : miel rouge, miel doré, miel blanc, miel en gâteau de 1 à 2 lbs. Prix modérés.

LA VOIX

— DU —

PRÉCIEUX SANG

Ce n'est point par des choses corruptibles, comme l'or et l'argent, que vous avez été rachetés,.....mais par le Précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ.

1 PÉT. I. 18.19

4ème ANNÉE. ST-HYACINTHE, QUÉ., MAI 1897. No 2.

PRIÈRES SOLLICITEES

A toutes les intentions générales et particulières des personnes qui se recommandent à nous.

Pour le succès de l'œuvre dite " Du denier de Manitoba," fondée par MGR LANGEVIN pour maintenir les écoles catholiques de cette province. Cette œuvre consiste en une souscription de 25 cts par personne ou d'une piastre par famille, adressée au R. P. GUILLET, *église Ste Marie, WINNIPEG, MAN. CANADA*. Il est permis d'agréger les défunts. 50 messes seront dites chaque année, pour les souscripteurs vivants, 50 pour les souscripteurs défunts. Une communauté religieuse s'engage à prier nuit et jour devant le Très Saint Sacrement exposé aux intentions des souscripteurs. De plus, Sa Sainteté LÉON XIII accorde, à ces mêmes souscripteurs, aux conditions ordinaires, une indulgence plénière à gagner le 27 août.

PRIONS POUR LES DÉFUNTS, spécialement pour : le Rév. J. M. BOURASSA, ancien curé de Montbello, décédé à Longueuil ; Révdes Sœurs GODDIE et MATHILDE BEAUDRY, décédées à l'Hôtel-Dieu de St-Hyacinthe ; Révdes Sœurs MARIE-ELIZABETH et MARIE-HÉLÈNE, CLARISSES, à Sinsinawa ; pour MM. DR GAUVREAU, à Rimouski ; LS CHICOINE, à Ware, Mass. ; JAS MURPHY et NICHOLAS MURPHY, à Batiscan Mills, Que. ; ALF. CHAREST, à Manchester ; LS JACQUES, JR, à St-Joseph de la Beauce ; FERDINAND LAVIGNE, à Lewiston ; OLIVIER CARTIER, à St-David ; JACQUES BLAIS, à St-Pierre de Montmagny ; AUGUSTE MATTE, à Rimouski ; EDOUARD FORTIER, à Montréal ; FAUCHER DE ST-MAURICE, à Québec ; HON. FRANÇOIS BÉCHARD, à Montréal. Pour Mme THOMAS LAFOND, à La Baie du Febvre ; Mme STANISLAS MEUNIER, à Chambly Bassin ; Mme MAXIME CRÉPEAU, à St-Félix de Valois ; Mme JOS. HAMEL, à Warwick ; Mme HOMÈRE LÉTOURNEAU, à St-Joseph de la Beauce ; Mme BASILE PARADIS, à St-Marcel ; Mme MOISE DESLAURIERS, à Ware, Mass. ; Mme DR BRISBOIS, à Pierreville. Pour Mlles ROSE-ANNA GRANDCRAMP, à Woonsocket ; BELZÉMIRE PELLETIER et OBÉLINE SAMSON, à Lewiston ; AGLORE BOIVIN, à Taunton ; ROSE-BERTHE MORIN, à St-Hyacinthe ; Révde Sœur LUPIEN, à Lewiston.

A toutes ces fins, et pour toutes ces personnes, disons, matin et soir :

Nous vous en supplions, Seigneur secourez vos serviteurs que vous avez rachetés par votre Sang précieux.

100 jours d'ind. pour les confrères du P. S.

Jésus, Marie, Joseph, éclairez-nous, secourez-nous, sauvez-nous. Ainsi soit-il. 200 jours d'ind. une fois par jour.

LÉON XIII, 20 juin 1892.

LE SANG DU FILS DE DIEU

(Suite)

LES TÉMOINS DU PRÉCIEUX SANG.—Présent à ces scènes suprêmes, le bien-aimé disciple les atteste comme il suit : “ Celui qui a vu, dit-il, en rend témoignage, et son témoignage est véritable ; il sait qu’il dit vrai, et c’est pour vous amener tous à croire. Ces choses se sont passées ainsi, afin que fut accomplie cette parole de l’Ecriture : Ils fixeront leurs regards sur Celui qu’ils ont percé. ”

Saint Paul nous apprend plus expressément ce que nous devons croire et contempler concernant le Précieux Sang ; il rappelle l’entrée très solennelle que le grand prêtre seul faisait une seule fois l’année dans le saint des saints, portant en ses mains une grande coupe remplie du sang des victimes et venant en tremblant l’offrir au Très-Haut en face même de l’Arche d’alliance ; puis l’apôtre ajoute : “ Jésus-Christ, le Pontife des biens futurs, est entré dans un sanctuaire plus vaste et plus parfait, un sanctuaire qui n’a pas été fait de main d’homme, qui n’appartient pas à cette création ; il est entré, non pas avec le sang des victimes, mais avec son propre sang ; il y est entré une seule fois pour toujours et pour tous, acquérant pour tous la rédemption éternelle. ” (Heb. IX, II.)

Son entrée au ciel par son sang, Jésus la signala par un prodige du haut de la croix même. Au moment où il expirait, le voile du temple se déchira du haut en bas ; ce voile cachait des mystères terribles, et, sous peine de mort, il interdisait rigoureusement à tout mortel l’entrée du sanctuaire, qu’il séparait entièrement du reste du temple. Cela signifiait que la porte du ciel, jusqu’alors restée fermée à toute créature humaine, devenait tout à coup grande ouverte au temps que le sang rédempteur achevait de couler : le ciel est dès lors conquis pleinement : les enfants d’Adam y ont maintenant tous leur place, si, comme dit saint Jean, ils veulent se laver de leurs péchés dans le sang de l’Agneau.

L'ENSEIGNEMENT DES APÔTRES.—Outre ce qui a été déjà cité, les écrits des apôtres contiennent sur le Précieux Sang d'autres passages très importants et fort remarquables : nous allons les rapporter en les rattachant aux divers points de doctrine qui y sont exposés.

IO LE SANG DE JÉSUS NOUS RACHÈTE.

“ Nous avons notre rédemption par son sang, ” écrit expressément saint Paul et dans les mêmes termes aux Ephésiens, I, 7, et aux Colossiens, I, 14. “ Par son propre sang, il nous a acquis la rédemption éternelle. ” (Heb. 9, 12.) “ Vous avez été rachetés, dit saint Pierre aux premiers chrétiens, des vaines superstitions que vous aviez léguées vos ancêtres, non par un or ou un argent périssables, mais par le Sang précieux de Jésus-Christ, l'Agneau immaculé et sans tache, prédestiné même avant la création du monde, manifesté en ces derniers temps en votre faveur. ” (I Pet., I, 19.)

Saint Jean nous décrit comment cette rédemption bienheureuse est perpétuée et célébrée dans les splendeurs des cieux :

“ Je vis, dit-il, et sur le trône de Dieu l'Agneau était comme immolé ; et les vingt-quatre vieillards de la cour céleste se prosternaient devant l'Agneau, offrant les prières des saints ; ils chantaient un cantique nouveau, disant : Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir le livre (des secrets divins) et d'en ouvrir les sceaux, parce que vous avez été immolé et que vous nous avez rachetés à Dieu dans votre sang, nous qui venons de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation. Vous nous avez faits rois et prêtres à notre Dieu, et nous règnerons sur la terre. Et je vis et j'entendis la voix d'une multitude d'anges autour du trône ; ils étaient au nombre de mille milliers, et ils disaient d'une grande voix : L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction. Et toutes les créatures qui sont au ciel, sur la terre,

et sur la mer, je les entendis toutes s'écrier : A celui qui règne sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire, puissance dans les siècles des siècles. Et les vingt-quatre vieillards tombèrent prosternés et ils adorèrent Celui qui vit dans les siècles des siècles. " (Apoc. V, 6, 14.)

(A continuer.)

IL FAUT SOUFFRIR

La fleur s'épanouit et l'étoile est brillante ;
Le papillon voltige et le rossignol chante ;
Mais, dans le cœur humain, je cherche en vain la paix.
Trouvez-vous le repos ? Trouvez-vous quelque chose
De stable en cet exil ? Non. La plus belle rose,
Hélas ! ne se garde jamais.

Aujourd'hui l'espérance et demain l'amertume ;
Un mal mystérieux nous ronge et nous consume ;
J'entends l'humanité se plaindre tous les jours ;
Dans les sombres chagrins notre âme qui s'abîme,
De mille ennuis divers tour à tour est victime
Quoi donc ! souffrirons-nous toujours ?

Oui, toujours, ici-bas, car c'est Dieu qui l'ordonne.
Oserez-vous combattre un sort qui vous étonne ?
Plus cruels deviendront vos désappointements.
Résignez-vous plutôt ; le Seigneur est un Père ;
Aimez, priez, souffrez ; l'amour et la prière
Seront un baume à vos tourments

Pourquoi l'affliction ? Et pourquoi la tristesse ?
Ah ! c'est que, malheureux, du fond de sa détresse,
Le cœur humain s'élançait et bondit vers le ciel !
Dieu ranime du fouet les ardeurs de notre âme ;
La croix porte ses fruits : désir, appel et flamme,
Cris déchirants vers l'Eternel !

L'homme altéré méprise une source tarie,
 L'homme affamé rejette une écorce flétrie,
 L'homme avare se meurt sur des coffres sans or ;
 Et moi, je ne ressens qu'une pitié profonde,
 Un souverain dégoût pour l'empire du monde,
 Où je ne vois pas mon trésor.

Périssent les plaisirs, les faux biens de la terre !
 L'or qui nous enrichit, l'eau qui nous désaltère,
 Le pain qui nous soutient, tout se trouve Là-Haut.
 Nous convoitons vraiment les trésors de Dieu même ;
 Nous avons soif et fain de la Bonté Suprême ;
 Voilà, voilà ce qu'il nous faut !

Eûssions-nous l'univers et toutes ses richesses,
 Toutes ses voluptés, toutes ses allégresses ;
 Comme des rois, des dieux, fûssions-nous encensés ;
 Nos misérables cœurs crieraient toujours : " encore !
 Encore ! " — Pour guérir le mal qui nous dévore,
 L'univers n'a donc pas assez !

Eh ! bien, courage ! amis, le vallon des souffrances
 Est l'unique chemin vers les magnificences,
 Vers l'infini bonheur que Dieu seul peut donner.
 Si, de pleurs et de fiel, Dieu veut que l'on s'abreuve,
 Sans cesse, à notre force, Il mesure l'épreuve,
 Sans jamais nous abandonner.

Courage ! la douleur équivaut au martyr,
 A l'exilé qui souffre et gémit et soupire,
 Dieu réserve la joie et l'extase des saints.
 Courage ! dans Sion, dans la gloire éternelle,
 D'une couronne vraie, éclatante, immortelle,
 Nos fronts radieux seront ceints !

Qu'arriverait-il donc si le dard de la peine
 N'aiguillonnait nos flancs ? . . si notre coupe pleine

A nos lèvres n'offrait qu'un vin délicieux ? .
 Si nos cœurs s'enivraient des plus suaves choses ? . .
 Si nous n'avions qu'à vivre et dormir dans les roses ? . .
 Malheur ! . . nous oublierions les cieux !

F. X. B.

Fort Kent, Me. 30 avril 1897.

MEA CULPA (1)

PENDANT la sainte quarantaine, nous voyons se dérouler successivement les cinq mystères douloureux de la Passion du Sauveur, se terminant par sa mort ignominieuse, sur le Calvaire. Suivons-le, pas à pas, dans la Voie douloureuse, avec Marie et les pieuses femmes, en nous frappant la poitrine puisque nous sommes la cause des souffrances et de la mort du Rédempteur.

Au jardin de Gethsémani, abandonné de tous les siens, Il endure une agonie terrible. L'ange lui présente le calice débordant des iniquités du genre humain : l'innocente Victime ne peut soutenir une telle vue et tout son corps est inondé d'une sueur sanglante. *Mea culpa.*

Trahi et livré à ses ennemis par un de ses apôtres, l'Agneau sans tache est traité de blasphémateur et, pour comble de maux, renié par celui qu'Il voulait établir chef de son Eglise. Un criminel est préféré à Jésus, qui est condamné au cruel supplice de la flagellation. Sous les coups multipliés des bourreaux, son sang coule en abondance et sa chair sacrée, tombant en lambeaux, n'offre plus qu'une plaie vive. C'est pour expier les honteux péchés de volupté et de sensualité que Notre-Seigneur endure ce nouveau tourment, et afin de nous enseigner à vaincre nos passions au moyen de la pénitence et de la mortification.

On le traîne au prétoire et là, joignant l'ironie à la

(1) Nous n'avons pu publier cet article dans la précédente livraison.

ernauté, des soldats revêtent le Roi des cieux d'un vieux manteau écarlate ; l'un d'eux place entre ses mains un roseau et, sur son chef auguste, une couronne d'épines.

La Majesté suprême est en butte aux injures et aux coups de cette tourbe immonde, tandis que nous, enflés de notre petite personnalité, ne pouvons endurer la plus légère raillerie, de la part de nos égaux et même de nos supérieurs. Ah ! c'est le cas de répéter, contrits et repentants : *Mea culpa*.

C'en est fait : Jésus-Christ est sur la route du Golgotha, portant sur ses épaules meurtries le bois de son martyre. Sous un poids si lourd, épuisé par d'affreux tourments, par la chaleur du jour et la longueur du trajet, Il s'affaïsse et tombe par terre.

Succombant aux tentations de l'esprit malin, nous nous jetons fréquemment dans le gouffre du péché. Notre Sauveur, se relevant courageusement après chacune de ses trois chutes, nous montre qu'il faut alors nous relever courageusement et reprendre notre route dans le sentier épineux de la vie.

Considérons le plus beau des enfants des hommes, étendu sur l'arbre de la croix, entre deux larrons. Contemplons, avec la Mère de Douleurs, ce Fils bien-aimé, abreuvé de fiel et de vinaigre, injurié, blasphémé et outragé par la foule hurlante, maintenant pâle et sans vie. Qui pourra retracer les souffrances de Marie, en voyant cette tête déchirée par les épines cruelles, ce visage défiguré, couvert de crachats, de sueur et de sang : ces yeux voilés, ces lèvres blêmes d'où sont sorties tout à l'heure des paroles de miséricorde, d'amour et de résignation ? Chaque coup de marteau, enfonçant les clous dans les pieds et les mains de la Victime expiatoire, a retenti douloureusement dans le cœur de sa Mère, et la vue de ces plaies horribles lui renouvelle toutes les tortures du crucifiement. Le corps rigide et froid de Jésus ne renferme plus une goutte de sang : sous le fer du soldat, la dernière a jailli de son cœur sacré. *Consummatum est. Mea maxima culpa.*

MARIE.

L'ANGELUS PASCAL

Petits enfants, faites silence :
 Jésus vient d'entr'ouvrir les cieux ;
 Regardez avec assurance,
 Petits enfants, levez les yeux.
 Le Saint des saints n'a plus de voiles ;
 Entendez vous l'*Alleluia* ? . .
 Les anges, les saints, les étoiles,
 Entonnent l'*Ave Maria*.

Soudain, glissant à travers nues,
 Le blond archange Gabriel,
 Avec ses ailes étendues,
 Sur un rayon descend du ciel.
 Vite à genoux, chœurs de la terre,
 Chantez, dit-il, l'*Alleluia*.
 Faites monter, dans l'atmosphère,
 Le céleste *Ave Maria*.

Allons, cloches des cathédrales,
 Des chapelles et des beffrois,
 Jetez vos notes triomphales,
 Sur la campagne, au fond des bois.
 Sonnez ! Sonnez ! cloches, clochettes,
 Bourdons, sonnez l'*Alleluia*.
 Mélez vos voix, fraîches et nettes,
 Et chantez l'*Ave Maria*.

Aussitôt, du haut des tourelles,
 Des vieilles flèches, du clocher,
 On entendit comme un bruit d'ailes
 Du ciel sur terre s'épancher ;
 Carillons et douces volées
 Eparpillaient l'*Alleluia*,
 Et des notes entremêlées
 Murmuraient l'*Ave Maria*.

Et ces mélodieux cantiques
 Planaient au-dessus des forêts,
 Caressant les chaumes rustiques,
 Les moissons d'or et les guérêts ;
 Et les fleurs, à cette harmonie,
 Unissaient leur *Alleluia*,
 Disaient à la Vierge bénie,
 Mille et mille *Ave Maria*.

Et toujours plus riche en merveilles,
 La voix passait sur les grands prés ;
 Les papillons et les abeilles,
 Surpris par ces concerts sacrés,
 Laisaient les fleurs et les brins d'herbe
 Pour murmurer l'*Alleluia*.
 Vraiment c'était chose superbe
 D'ouïr leur *Ave Maria*.

Et les oiseaux sous le feuillage,
 En entendant des sons si doux,
 Disaient : d'où vient ce beau langage ?
 Qui peut donc chanter mieux que nous ?
 C'est, répondirent deux mésanges,
 Un chant nouveau : l'*Alleluia*,
 Conduit par la voix des archanges . .
 Une ! deux ! *Ave Maria* !

Et tous chantaient . . La douce brise
 Disait le Saint Nom de Jésus,
 Et la goutte d'eau qui s'irise
 Tremblait au son de l'*Angelus*.
 Qu'il était beau dans la nature,
 L'universel *Alleluia* ;
 Et cette voix, qu'elle était pure,
 Murmurant l'*Ave Maria* !

Joignant leurs mains et tous ensemble,
 Petits garçons aux blonds cheveux,
 Beaux vieillards à la voix qui tremble,
 Et jeunes filles aux yeux bleus,
 A deux genoux, dans la poussière,
 En répétant *Alleluia*,
 Au ciel chantaient une prière
 Et disaient *Ave Maria*.

DOM JOSEPH ROUX,
 Chanoine régulier de Latran.

SUR LES FLOTS

Le mois de mai 1856 avait fait son apparition. Le soleil brillait dans tout son éclat, et la journée s'annonçait belle. Une barque montée de deux hommes, l'un âgé d'une quarantaine d'années et l'autre, son fils, ayant à peine seize ans, s'éloignait des côtes de Bretagne. Sur la côte, une femme leur faisait un dernier signe de sa main robuste et vigoureuse en leur montrant le sanctuaire, cher aux matelots, de Notre-Dame-de-la-Mer. La barque s'éloignait vite et rapide, dans le lointain, puis... plus rien. Le jeune Albert, en voyant disparaître les côtes pour la première fois, eut un serrement de cœur : mais il se remit bientôt à la vue de l'immensité bleue qui l'émerveillait.

—Père, dit-il, que c'est grand, la mer ! Et il se mit à chanter la douce chanson des pêcheurs de son pays :

Ah ! quel bonheur d'aller en mer !
 Par un ciel chaud, par un ciel clair,
 La mer vaut la campagne :
 Si le ciel bleu devient tout noir,
 Dans nos cœurs brille encor l'espoir,
 Car Dieu nous accompagne.

Et le vieux Antoine, tout en gouvernant la barque, répétait avec son fils le gai refrain :

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

On était arrivé.

Albert avait cessé sa chanson et son père ne mêlait plus sa voix au doux refrain.

On jeta les filets, les hameçons et tous les instruments de pêche.

Toute la journée les deux pêcheurs restèrent penchés vers la proie et le poisson s'entassait dans la barque.

Les heures sont d'or, malheur à qui les néglige.

Soudain Antoine se redresse. Ses narines se dilatent et semblent flairer le vent ; son œil exercé sonde l'horizon. Un instant il demeure immobile, la tête nue, tendant à la brise son front couvert de sueurs où s'agitent ses cheveux crépus et emmêlés.

—Enfant, dit-il, voici l'orage. Vite, plions bagage et partons.

Albert regarda, mais ne vit rien, sinon que son père avait une idée et qu'il était inutile de discuter : il se prit donc à l'aider, et bientôt la barque vira de bord.

—Regarde, fit le père.

Albert suit la direction du bras de son père et voit poindre audessus des flots, bien loin, bien loin, un petit point noir, si petit qu'on aurait pu le tenir dans la main.

—Rien que ça ! . .

—C'est trop, beaucoup trop. Avant une heure d'ici, la tempête éclatera sous nos pieds et sur nos têtes.

—Antoine avait dit vrai. Bientôt le petit point fut une grande nuée, le vent s'éleva et la mer devint houleuse. La barque fuyait à force de rames : mais l'orage allait plus vite qu'eux.

—Albert, commanda le père, jette les paniers . .

—Oh ! père . .

—Jette le poisson....

—Y songez-vous? le fruit de notre journée!

—Jette les filets....

—C'est notre gagne-pain....

—Jette tout....

Albert pleurait, le pauvre enfant, mais il obéit et jeta tout à la mer.

—Et maintenant, ajouta Antoine, que Dieu nous vienné en aide.

—Courage, père; je vois les côtes.

Au même instant une lame prit la frêle embarcation en travers et la coucha sur le flanc. Le vieux Antoine avait prévu cet assaut et par une heureuse manœuvre il la remit à flot. Mais Albert n'était plus là.

Un cri d'angoisse et de douleur déchira la poitrine du vieux pêcheur. Il jette les yeux autour de lui et aperçoit le jeune homme qui nageait avec intrépidité. Mais la vague le repoussait loin de l'embarcation.

En voyant disparaître la barque, Albert perdit tout espoir de salut. Ses forces diminaient sensiblement.

—Non, non, répétait-il sans cesse, je ne veux pas mourir.

Une dernière vague le soulève à une grande hauteur. A cet instant même le jeune homme jette un regard de confiance sur le sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Mer.

—Ah! ma Mère, dit-il, sauvez-moi!.....

Antoine luttait aussi de son côté. Trois fois il essaya de se rapprocher du jeune homme, mais c'était en vain. Il tenta un dernier effort et réussit cette fois; mais il était trop tard, car son fils était disparu.

—Ah! Marie! rendez-moi mon enfant, s'écria-t-il, en jetant un câble de sauvetage; mais il montait souvent vide. Un moment, — était-ce une illusion? — il lui sembla que le câble se mouvait, s'immergeait autrement que par son propre poids. Tout tremblant d'émotion, la sueur aux tempes, il tire doucement à lui. Son œil anxieux suit ardemment. Il tire encore; si c'était lui?....

Plus de doute.

Oui c'est lui, c'est son fils ! Le voilà ! Le père l'amène jusqu'au bord de l'embarcation, se penche, le saisit enfin par les cheveux.....

Il était temps : Albert, ne pouvant plus se servir de ses mains, complètement paralysées, avait saisi le câble avec ses dents et le tenait avec l'énergie désespérée d'un noyé.

Le lendemain, un homme, nu-pieds, tenant sa femme par le bras, gravissait, en priant, la pente escarpée de la colline où se dresse l'antique sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Mer.

La femme serrait avec une énergie fébrile la main d'un beau jeune gars qui, lui aussi, marchait nu-pieds et priant.

Antoine et sa femme, devant la Vierge miraculeuse, répandirent plus de larmes que de prières. Mais les larmes ont bien leur éloquence, et celles-ci disaient :

—Oh ! Marie, vous avez sauvé notre enfant : soyez à jamais bénie !

Albert, à travers ses sanglots, ne cessait de répéter :

—Vous m'avez conservé à l'amour de mes bons parents, merci, ma Mère, je suis à vous pour toujours.

Pèlerinage du bienheureux Gerard Majella au mont Gargano

A PRÈS l'apparition de l'archange saint Michel sur le mont Gargano—apparition dont l'Eglise fait mémoire le 8 mai—la grotte naturelle, qui se trouve à la cime la plus escarpée de cette montagne, fut revêtue à l'intérieur de marbres précieux et transformée en église. Afin d'arriver plus facilement à l'endroit que l'ange avait choisi pour y être honoré, on exécuta de gigantesques travaux, et, le long des siècles, bien des suppliants ont gravi le mont Gargano. Il nous semble qu'on ne lira pas sans intérêt le pèlerinage que le bienheureux Gérard Majella y fit en 1753.

Ceux qui ont lu la vie du saint rédemptoriste n'ont pas oublié les naïfs honneurs qu'il rendait à saint Michel dans sa

petite enfance. Ils se rappellent qu'à l'âge de huit ans, comme Gérard pleurait une nuit parce qu'on le trouvait encore trop jeune pour communier, l'archange vint le consoler et lui apporter le pain de délices.

Le glorieux chef des armées célestes fut dès lors pour le bienheureux un protecteur, un ami sûr, incomparable. Aussi grande fut sa joie quand on le chargea de conduire au mont Gargano onze étudiants en théologie qui avaient obtenu d'y aller en pèlerinage.

Le voyage devait durer neuf jours : cependant on ne donna à Gérard que trente carlins, soit deux piastres.

Les étudiants firent remarquer au saint frère que c'était bien insuffisant pour les dépenses de douze personnes.

— Dieu pourvoira à nos besoins, répondit-il.

Un ermite s'était chargé de les conduire avec deux mules de louage. Gérard, voyant les jeunes gens accablés de fatigue, loua une voiture.

— Mais comment ferez-vous, quand il faudra payer ? lui dirent les compagnons.

— Dieu y pourvoira, répondit tranquillement Gérard.

Arrivé à Manfredonia, il ne lui restait plus que vingt sous. Mais le bienheureux ne s'inquiéta point. Loin de là, apercevant, sur le marché, un bouquet charmant, il l'achète, se rend à l'église et le met devant le tabernacle en disant à Jésus-Christ :

Vous le voyez, Seigneur, j'ai pensé à vous, veuillez aussi penser à ma petite famille.

Un prêtre, témoin de cet acte, fut si touché qu'il aborda aussitôt le bienheureux et lui offrit l'hospitalité.

— Que Dieu vous récompense, répondit Gérard, je n'ose accepter, car nous sommes nombreux.

— Venez tous, dit le prêtre, je ne regrette qu'une chose : c'est que ma mère, malade depuis deux mois, ne puisse vous recevoir comme je l'aurais voulu.

— Il y a du remède à son mal, répondit Gérard. Faites un signe de croix sur le front de votre mère et elle sera guérie.

En effet, à peine la malade fut-elle marquée du signe de la croix qu'elle se trouva parfaitement rétablie.

Le lendemain les pèlerins continuèrent leur route vers le mont Gargano.

Malgré son épuisement, le saint voulut faire à pied l'ascension, en l'honneur de l'archange et, arrivé à la grotte, il fut ravi en extase.

Ses compagnons, après avoir satisfait leur dévotion, attendirent patiemment qu'il revint à lui.

Ce n'est rien, dit-il, quand il reprit ses sens, allons souper.

La matinée du lendemain fut tout entière consacrée à prier le glorieux archange. Au moment de partir, comme Gérard lui représentait que sa bourse était vide, un inconnu vint à lui et lui mit dans la main un rouleau d'argent.

L. C.

LE PATRON DES CULTIVATEURS

FÊTE : 15 MAI.

SAINT Isidore, patron des cultivateurs, vivait au XII^e siècle. Il était fermier d'un gentilhomme de Madrid, nommé Jean de Vergas.

Ses pauvres parents n'avaient pu lui faire donner aucune instruction, mais ils lui avaient appris à aimer Dieu, à tout faire, à tout souffrir pour lui plaire. Le temps développa les germes divins jetés dans le cœur de l'enfant et il en sortit cette agreste fleur de sainteté qui s'est épanouie si magnifique en plein champ, embaumant de son parfum salubre l'Espagne et l'Église.

Isidore était encore fort jeune quand il se chargea de cultiver l'une des terres de Jean de Vergas. Le désir de plaire à Dieu lui fit faire ce que la passion de s'enrichir fait faire à d'autres.

Il avait épousé Marie Torribia—tendre et pure créature dont il fit une sainte (elle a en Espagne les honneurs du

culte public). Quoique pauvres eux-mêmes, les deux époux étaient merveilleusement charitables et c'est avec un grand bonheur que Marie accueillait et servait les pauvres.

Un jour, son mari lui amena un inconnu qu'il avait rencontré épuisé, défaillant.

—Ma chère Marie, demanda-t-il, après avoir fait asseoir son hôte, n'avez-vous rien à lui donner ?

—Hélas, je n'ai plus rien, répondit la compatissante fermière qui avait déjà fait dîner douze pauvres ce jour-là.

Malgré cela, Isidore la pria de regarder dans la marmite. Elle obéit et constata qu'il n'y restait pas une cuillerée de soupe, mais, comme Marie allait tristement replacer le couvercle, la marmite se remplit soudain à pleins bords.

Ces saints époux n'avaient qu'un enfant. Un jour, échappant à la surveillance de sa mère, il tomba dans un puits. Aux cris de sa femme, désespérée, Isidore accourut. L'eau était très basse, il n'y avait aucun moyen d'arriver jusqu'à l'enfant.

Le saint se mit en prière et, comme il priait, l'eau bouillonnant se mit à monter : elle s'éleva jusqu'aux bords du puits portant le bébé. Plein de vie et fort amusé de l'aventure, il tendit les bras à sa mère.

Dieu n'avait pu résister à la prière de son serviteur, mais l'enfant, objet de ce miracle charmant, mourut jeune.

Le don des miracles excepté, il n'y a rien d'extraordinaire dans la vie du saint. C'est la vie du labourneur dans sa rude et mâle simplicité. Isidore se fatiguait au travail, il portait le poids du jour et de la chaleur, mais, aux heures que Dieu fit pour dormir, il se reposait. Il n'a pas plus peiné, pas plus souffert que bien d'autres cultivateurs. Mais il a su profiter de ce qu'ils laissent perdre : il a sanctifié son travail—ce dur travail des champs auquel la plupart des hommes sont condamnés. Plus sa journée devait être fatigante, plus il la commençait avec joie. Il avait compris que le travail est la plus salutaire des pénitences, il avait compris aussi que la prière est le grand bonheur. Il priait comme il respirait. Le ciel

et la terre lui criaient sans cesse d'aimer Dieu et, pendant que sa main conduisait la charrue, il le louait, le bénissait en son cœur.

Les esprits célestes, dont il faisait ainsi l'office, venaient au besoin l'aider dans son travail. A côté du saint laboureur on apercevait parfois deux anges conduisant chacun une charrue attelée de bœufs blancs.

Isidore ne les voyait point, mais sa femme les voyait souvent quand elle venait lui porter à dîner. Craignant d'exposer son mari à l'orgueil, elle ne lui en dit pourtant jamais rien.

Jean de Vergas fut moins discret. L'amitié qu'il témoignait à Isidore avait fait quelques jaloux parmi ses employés. Ils s'ingéniaient sans cesse à nuire au saint et dirent un jour à Jean de Vergas :

—Isidore passe ses matinées à courir les églises. Il ne vient jamais à l'heure. Nous vous en avertissons, parce que cela vous porte préjudice.

Le gentilhomme fit venir son fermier.

—J'entends la messe tous les jours, répondit-il à ses reproches, et pour rien au monde, je n'y voudrais manquer. Mais soyez tranquille, vous n'y perdez rien et vous en aurez la preuve à la moisson.

Les accusations continuèrent. Le propriétaire s'inquiéta ; il voulut voir à quelle heure Isidore se mettait à l'ouvrage. Il sortit donc un jour de grand matin, et, caché derrière un rocher, constata que son fermier arrivait plus tard que les autres.

Plein de colère, il s'avancait pour lui reprocher sa conduite, quand il vit tout à coup, à chaque côté de la charrue du saint, deux autres charrues tirées par des bœufs blancs.

Il regarde avec étonnement et, pour comble de surprise, comme il s'approche, les attelages et leurs mystérieux conducteurs s'évanouissent.

Fort radouci, le seigneur aborde son fermier amicalement et lui dit :

—Au nom du ciel, quels sont ces deux hommes qui t'aidaient à labourer ?

Le saint sourit sans répondre.

—Je t'affirme, continua le maître, que j'ai vu deux autres laboureurs qui ont disparu comme je m'approchais.

—Je n'ai appelé que Dieu à mon aide, répondit simplement Isidore.

Dieu avait envoyé ses anges. Jean de Vergas le comprit, il ne crut plus que la messe nuit au travail et n'écouta jamais aucune plainte contre son fermier.

Le saint honorait singulièrement son maître. Plusieurs fois il usa en sa faveur de son crédit auprès de Dieu. Ainsi pour soulager sa soif, d'un coup de gaule, il fit, un jour, jaillir une fontaine de la terre aride. Une autre fois, touché de son affliction, il ressuscita sa fille.

Isidore prédit sa dernière heure et s'en alla de cette vie aussi tranquillement qu'il revenait des champs, sa journée faite. D'éclatants miracles attestèrent sa sainteté. Son corps, retiré du cimetière, fut déposé dans l'église de saint André. Il est encore frais et entier.

Le patron des cultivateurs est aussi le patron de la capitale de l'Espagne.

“Philippe III, roi d'Espagne, revenant de Lisbonne, se trouva si mal à Casarubios del Monte que les médecins désespérèrent de sa vie. On ordonna une procession du clergé, de la cour et du peuple de Madrid dans laquelle on porterait les reliques du saint à la chambre du prince mourant. A peine la chasse fut-elle sortie de l'église que la fièvre quitta Philippe, et il se trouva parfaitement guéri lorsqu'elle entra dans sa chambre.”

Ce miracle est appuyé sur des témoignages qu'on ne peut récuser.

L'année suivante, on tira le corps de saint Isidore de la chasse où il était, afin de le mettre dans une autre beaucoup plus riche. Elle coûta seize cents ducats d'or,

LA CLEF DU CIEL

(LÉGENDE)

A Cologne, tout près de l'église sainte Marie du Capitole, il y avait alors une chétive vieille maison ouverte à tous les vents. La pauvre veuve qui y demeurait avait grand'peine à soutenir sa famille, mais elle filait courageusement du matin au soir et ne se trouvait point malheureuse.

Elle aimait sa mesure qui se remplissait à certaines heures de chants sacrés—sur laquelle les oiseaux qui nichaient dans les tours s'abattaient par volées joyeuses—elle aimait surtout son fils Hermann que toutes les femmes lui enviaient.

C'était un enfant délicieux dont les yeux rayonnants s'emplissaient souvent de rêves étranges. Le son de l'Angelus l'arrachait à tous ses jeux, on le voyait écouter longtemps et sa tête, légère, ravie, faisait alors songer aux anges.

Chez cet enfant d'une beauté céleste, l'amour de Marie semblait inné. Jamais il ne sortait sans aller s'agenouiller devant la belle Madone qui ornait le portail de l'église.

L'amour grandit bientôt dans son petit cœur. Il passait des heures entières près de la niche. Il racontait à la Madone tout ce qui lui arrivait, il lui disait ses petits plaisirs, ses petits chagrins. Parfois il ne lui disait rien, et des pures profondeurs de son âme, un beau respect très tendre s'élevait vers la reine du ciel et l'enfant qu'elle tenait dans ses bras.

Un jour, il supplia le petit Jésus de descendre jouer avec lui. L'enfant et la mère lui sourirent, à ce qu'il crut, mais le petit Jésus ne descendit pas.

Si j'avais quelque chose à lui donner, il descendrait peut-être, pensait Hermann.

Plein de cette idée enfantine, un jour que sa mère lui avait donné une fort belle pomme, Hermann courut aux saintes images, et, se dressant sur ses petits pieds, il tendit le bras autant qu'il lui était possible et offrit le fruit à l'enfant.

Les humbles générosités de l'enfance sont singulièrement agréables à Dieu. Le petit Jésus se pencha dans les bras de sa mère, il s'inclina bas, bien bas et prit, en souriant, la pomme qu'Hermann lui offrait avec tant de joie.

Ravi du miracle, Hermann tomba à genoux. A partir de ce jour son unique préoccupation fut d'apporter à l'enfant des fleurs et des fruits.

L'enfance s'écoula, l'adolescence arriva. Hermann souhaitait passionnément d'être prêtre, pour faire aimer Jésus et Marie et il pleurait souvent parce que la pauvreté de sa mère mettait à son désir un obstacle insurmontable.

Un soir qu'il pleurait amèrement devant ses chers confidants, l'enfant Jésus le consola avec de tendres paroles :

—Retourne auprès de ta mère, ordonna-t-il, et regarde dans son tablier.

Hermann obéit aussitôt.

Sa mère filait à la lueur du feu et les cardées de laine s'étaient, longues et molles, sur son tablier. Il y plongea les mains et, à la surprise, à la joie inexprimable de la pauvre veuve, les retira pleines d'or.

Hermann commença aussitôt ses études. Ses progrès firent l'étonnement de ses maîtres et, peu après, il entra chez les Bénédictins.

Là, il se livra tout entier à l'étude. Son savoir devint immense, mais plus Hermann apprenait plus il désirait d'apprendre. Sa science fit bientôt l'admiration de tous, son éloquence subjuguait les foules ; mais, chose étrange et terrible, ce moine, dont la parole bouleversait les consciences, était lui-même rongé d'une maladie redoutable—il doutait.

Et, se rappelant les joies célestes de sa miraculeuse enfance, il se disait : Qui me rendra la foi, la foi simple et profonde ? La science n'a que des fruits amers et remplis de cendre comme ceux qui mûrissent sur les bords de la mer maudite. La science que j'ai avidement poursuivie m'a conduit à l'ignorance complète. Le flambeau qui m'éclairait ne

me montre plus qu'un obscur abîme. . et—misère—je suis fier de ce savoir qui m'a desséché le cœur.

Les veilles, l'étude, les pensées pénibles avaient creusé son front. Un feu inquiet et sombre éclatait dans son regard.

Un soir, tourmenté, malheureux jusqu'au fond de l'âme, il appela à son secours la Vierge Marie.

La nuit suivante, elle lui apparut sous la figure de la Madone du portail de sainte Marie. Elle avait l'air grave et lui dit :

“ Mon fils, que la soif de renommée ne te fasse point oublier que la paix est pour les humbles et la joie pour ceux qui ont le cœur pur. Sans la charité, tu ne seras rien. . Ce n'est pas la science qui a desséché ton cœur, mais l'oubli de la prière. . Comme tu nous étais plus agréable quand, tout petit enfant, tu nous tendais les fruits dont tu te privais pour nous, que tu ne l'es maintenant en cherchant à connaître ce que l'esprit de l'homme ne peut approfondir. Mon fils bien-aimé—car depuis ton enfance je veille sur toi avec une tendresse de prédilection—ne sacrifie pas la prière à l'étude. La science des hommes n'est qu'erreur, mais la prière est la clef du ciel.”

Le moine profita de l'avertissement. Il pria le front dans la poussière, il pria en arrosant la terre de ses larmes et de son sang et la foi de son enfance lui fut rendue—la foi bénie et radieuse !

Il vécut de longues années, objet d'une vénération universelle et mourut en odeur de sainteté.

LAURE CONAN.

La tribulation ne dure pas plus que cette vie et toute peine est petite puisque le temps est si court.



Au côté entr'ouvert du Fils de Dieu, vous trouverez le feu et l'abîme de la charité divine.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

GRACE INSIGNE

(Suite)

EN reproduisant leurs lettres, nous craindrions de blesser l'humilité des dignes religieuses qui se sont unies si cordialement à nous, pour remercier et bénir de son insigne bienfait Celui qui regarde les humbles et les petits. Que les instituts, si gracieusement représentés, veuillent cependant nous permettre de leur exprimer encore une fois notre vive gratitude pour l'exquise délicatesse dont, sous mille formes, elles ont fait preuve à notre égard, en cette circonstance si bienheureuse pour nous de l'approbation apostolique.

La lettre suivante dira pourquoi nous l'avons choisie de préférence parmi celles des nombreux amis séculiers qui se sont unis à notre *Deo gratias*.

A la Très Révérée Mère Ste-Catherine-Aurélié, Supérieure de l'INSTITUT DU PRÉCIEUX SANG, à St-Hyacinthe.

MA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE.

Le Souverain Pontife Léon XIII vient d'honorer votre communauté en accordant son Approbation Apostolique aux constitutions de votre illustre maison.

C'est un honneur pour le Canada catholique.

Comme concitoyen de Sa Grandeur Monseigneur Joseph LaRocque, un des illustres fondateurs de l'*Institut du Précieux Sang*, je viens unir ma voix à celles des amis, pour vous féliciter et pour glorifier, bien humblement il est vrai, une mémoire chère aux citoyens de Chambly.

Cette approbation est un lustre de plus pour sa paroisse natale, que Sa Grandeur aimait de tout son cœur. Aussi lorsque se présentait l'occasion de parler des *gens de Chambly*, de ses compagnons d'enfance, de sa paroisse, en parlait-il avec une affection toute suave et toute poétique.

Si, " Monseigneur Joseph, " comme nous l'appelons encore *chez nous*, nous aimait, nous l'aimions en retour, comme nous

chérissions sa mémoire vénérée. Après trente-cinq ans d'épreuves, l'œuvre des fondateurs est couronné avec éclat par le grand Pontife.

Toutes ces fondations dans diverses villes épiscopales sont autant de bijoux enchassés dans un nimbe d'or d'où s'échappent des rayonnements d'une charité toute spirituelle qui émerveillent ceux qui les voient de près.

Acceptez, ma très révérende Mère, mes hommages et mes très humbles félicitations en ma qualité de

Citoyen de Chambly,

J. O. DION.

Chambly, 16 novembre 1897.

RECITS BIBLIQUES. (1)

ABRAHAM

XI

ELIÉZER ET RÉBECCA.

(Suite)

ABRAHAM, avant de retourner à ses pères, voulut assurer le sort de son fils Isaac, en lui trouvant une épouse digne de partager ses nobles destinées. S'entretenant un jour avec Eliézer, le plus ancien de ses serviteurs et l'intendant de sa maison, il lui insinua ses volontés à ce sujet. " Jure-moi, lui dit-il, par Jéhovah, le Dieu du ciel et de la terre, que tu ne donneras pour épouse à mon fils aucune des filles du pays de Chanaan, mais que tu iras chercher dans

(1) Reproduction interdite, à moins d'une permission spéciale de l'auteur, le Rev. P. Berthe, rédemptoriste. On peut se procurer, au prix de 3 fr. franco, la collection des 25 Récits bibliques, en s'adressant au Rev. P. Directeur de *La Sainte Famille*, à ANTONY (Seine) France.

ma patrie et parmi ma parenté la femme qui convient à mon fils bien-aimé. ”

En donnant ces instructions à son vieux serviteur, le saint patriarche pensait à la famille de Nachor, son frère, qu'il avait laissée dans la ville d'Haran, lors de son départ pour la Mésopotamie. Il avait appris, en effet, que Nachor avait eu de sa femme Melcha huit fils, parmi lesquels Hus, son aîné, Camuel, père des Syriens, et Bathuel, père de Laban et Rébecca.

Toutefois Eliézer entrevoyait des difficultés qu'il soumit à son maître avant de faire le serment demandé.

—“ Et si la jeune fille que j'aurai choisie ne veut point me suivre au pays de Chanaan, faudra-t-il reconduire votre fils dans la terre d'où vous êtes sorti ?

—Jamais, répondit Abraham, garde-toi bien d'agir ainsi. Le Dieu du ciel, qui m'a tiré de la maison de mon père et de ma terre natale, m'a juré de donner à ma race le pays que nous habitons. Lui-même t'enverra son ange pour guider tes pas et te désigner la femme qu'il destine à mon fils. Que si elle refuse de te suivre, tu seras délié de ton serment ; mais, en aucun cas, tu ne ramèneras mon fils dans le pays que j'ai quitté. ”

Eliézer jura d'exécuter fidèlement les ordres de son maître, choisit dix chameaux, qu'il chargea de riches présents, et se dirigea, suivi de plusieurs domestiques, vers la ville d'Haran, en Mésopotamie. Après avoir voyagé plusieurs jours, il passa l'Euphrate, et s'arrêta un soir près d'un puits creusé à quelque distance de la cité. C'était l'heure où les jeunes filles avaient coutume de sortir pour puiser de l'eau.

“ Jéhovah, Dieu de mon maître Abraham, s'écria le pieux serviteur, voici le moment de venir à mon secours et de montrer votre miséricordieuse bonté envers mon seigneur. A cette fontaine, près de laquelle je me trouve, les filles de la cité vont venir puiser de l'eau. Que celle à qui je demanderai d'incliner son vase pour y porter mes lèvres, et qui me répondra : Buvez, et ensuite j'abreuverai vos chameaux, soit l'épouse

destinée par vous à votre serviteur Isaac. A ce signe, je reconnaitrai votre paternelle bienveillance envers mon maître."

Il avait à peine achevé cette prière qu'il vit arriver à la fontaine une jeune vierge d'une merveilleuse beauté, portant un vase sur l'épaule. Elle s'approcha du puits, remplit son vase et s'apprêtait à s'en retourner, quand Eliézer se présenta devant elle.

"Pourriez-vous, lui dit-il, me donner un peu d'eau pour me rafraîchir ?

—Buvez, seigneur, répondit la jeune fille, en inclinant le vase sur son bras. Et maintenant, ajouta-t-elle après qu'il se fut désaltéré, je vais puiser de l'eau pour vos chameaux, afin qu'ils puissent boire à leur tour."

Elle jeta dans les canaux l'eau du vase, courut de nouveau au puits et en tira la quantité suffisante pour abreuver tous les chameaux. Pendant ce temps, Eliézer l'examinait en silence, se demandant encore s'il était bien vrai que Dieu bénit son voyage par une faveur si grande et si promptement accordée. Pour s'en assurer, il remercia la jeune fille, lui offrit en présent des pendants d'oreille en or pesant deux sicles, et des bracelets du poids de dix sicles; puis, il lui posa cette question: "Quel est le nom de votre père, et n'auriez-vous pas de quoi me loger dans votre maison?"

La jeune fille répondit: "On m'appelle Rébecca. Je suis fille de Bathuel, fils lui-même de Nachor et de Melcha. Il y a dans notre maison abondance de paille et de foin, et assez d'espace pour vous loger, vous et vos chameaux."

Emu jusqu'aux larmes, Eliézer se prosterna et adora le Seigneur. "Béni soit Jéhovah, le Dieu d'Abraham, qui n'a pas manqué de faire miséricorde à mon maître, selon sa promesse, et m'a conduit tout droit chez le frère de mon seigneur."

A ce nom d'Abraham, la jeune fille courut à la maison de sa mère (1) et raconta ce qu'elle venait d'entendre. Intrigué à son tour par ce récit, et surtout par les présents que sa

(1) L'Écriture ne parle point du père, mort sans doute avant l'arrivée d'Eliézer.

sœur avait reçus de l'étranger, Laban s'empressa de se rendre à la fontaine. Il y trouva Eliézer debout près de ses chameaux. " Venez, dit-il, ô homme béni de Dieu, venez dans ma maison. Vous y trouverez un gîte pour vous et un abri pour vos animaux. "

Laban l'introduisit dans son logis, déchargea les chameaux, leur donna de la paille et du foin à manger, et, après avoir lavé les pieds de l'inconnu et de ses suivants, leur servit un repas, dont ils avaient besoin pour se réconforter après ce long voyage. Mais, au grand étonnement de ses hôtes, l'inconnu s'écria :

" Je ne mangerai ni ne boirai avant d'avoir déchargé mon cœur dans le vôtre. "

— Parlez, lui dirent-ils.

— Je suis serviteur d'Abraham, reprit Eliézer, de cet Abraham que le Seigneur a comblé de gloire et de richesses. Il lui a donné des bœufs et des brebis, des ânes et des chameaux, de l'or et de l'argent, des serviteurs et des servantes. De plus, Sara, sa femme, lui a donné un fils dans sa vieillesse, lequel sera héritier de tous ces biens. Or mon seigneur et maître m'a fait jurer de ne point faire épouser à son fils une chanaanéenne, mais de me diriger vers la maison de son frère pour lui trouver une femme de sa parenté. Aujourd'hui donc, arrivé près du puits qui est à l'entrée de la ville, j'ai dit au Seigneur : Dieu d'Abraham, qui m'avez guidé dans le chemin que j'ai suivi jusqu'à présent, faites que la jeune fille qui me donnera à boire, ainsi qu'à mes chameaux, soit celle que vous destinez à mon maître. Aussitôt parut Rébecca qui, sur ma demande, s'empressa d'approcher son vase de mes lèvres et s'offrit d'elle-même à désaltérer les chameaux. C'est pourquoi je lui présentai ces pendants d'oreilles pour orner son visage et j'attachai ces bracelets à son bras. Quand je sus ensuite qu'elle était la fille de Bathuel, et ainsi petite-fille de Nachor et de Melcha, je tombai à genoux devant Jéhovah, et bénis le Dieu d'Abraham qui m'a conduit comme par la main jusqu'à la fille de son frère pour en faire l'épouse de son fils. Si donc

vous entrez dans les desseins de mon maître, dites-le moi : si, au contraire, vous avez d'autres vues, dites-le également, afin que je tourne mes pas d'un autre côté."

Laban et Bathuel, son frère, ne firent aucune opposition.

"C'est Dieu, répondirent-ils, qui vient de parler par votre bouche. Nous n'avons rien à vous dire contre sa volonté clairement manifestée. Rébecca est donc à votre disposition, emmenez-la avec vous, et qu'elle devienne l'épouse de votre maître, puisque tel est le bon plaisir de Dieu."

Le pieux Eliézer s'inclina jusqu'à terre en entendant cette décision, et, plein de reconnaissance, adora le Seigneur. Puis, étalant ses richesses, vêtements magnifiques, ornements d'or et d'argent, il en fit présent à Rébecca, à sa mère et à ses frères. Le festin et les réjouissances qui suivirent se prolongèrent bien avant dans la nuit, puis le lendemain, de grand matin, Eliézer dit aux parents de Rébecca :

"Permettez-moi de me mettre en route pour retourner à mon maître.

—Laissez au moins notre fille dix jours avec nous, répondirent-ils : elle vous suivra ensuite.

—Ne me retenez pas, je vous en prie, répliqua Eliézer. Dieu lui-même a dirigé mes pas, j'ai hâte de retrouver mon maître."

Ils n'insistèrent plus, mais ils s'en remirent à la décision de la jeune fille. On l'appela pour lui demander son sentiment sur ce départ précipité.

—"Voulez-vous suivre cet homme ? lui dirent-ils.

—"Je le veux bien," répondit aussitôt Rébecca.

Les préparatifs terminés, la jeune fille, suivie de sa nourrice, sortit de la maison pour accompagner Eliézer ; pendant que sa famille lui souhaitait toutes sortes de prospérités. "Vous êtes notre sœur, lui criait-on : croissez en mille et mille générations, et que ceux de votre race étendent leur puissance sur les villes de leurs ennemis."

Rébecca et ses suivantes montèrent sur des chameaux et

suivirent Eliézer qui regagna en toute hâte la demeure de son maître.

Or, en ce temps, Isaac habitait à Bersabée. Un jour qu'il avait dirigé sa promenade vers le puits du Vivant et du Voyant, il errait çà et là dans la campagne, absorbé par une profonde méditation, lorsque, tout à coup, au déclin du soleil, levant les yeux, il aperçut une caravane qui s'avancait vers lui. Rébecca tourna aussi son regard vers Isaac et dit à Eliézer :

“ Connaissez-vous l'homme qui vient à notre rencontre ?
— C'est mon jeune maître, répondit-il. ”

A ces mots, la jeune fille descendit de son chameau et se couvrit le visage d'un voile. Mais déjà Eliézer était dans les bras de son maître et lui racontait l'heureuse issue de son voyage. Quelques jours après, à la grande joie d'Abraham, Rébecca devenait l'épouse d'Isaac.

RÉV. P. BERTHE.

(A continuer)

VOCATION MANQUÉE

CELUI qui devait être le grand penseur et le grand mystique, Ernest Hello, venait d'être reçu avocat et se disposait à suivre cette carrière.

Mais à peine a-t-il acheté sa robe, qu'il va la déposer aux pieds de son père, en disant : “ Je ne la porterai plus, j'en prends ici l'engagement irrévocable. Je sors de la conférence. On y a posé la question de savoir si un avocat, connaissant l'injustice d'une cause, peut la défendre en conscience. Ils ont voté l'affirmative. Ils ne me compteront pas parmi eux ! ”

La vérité ne cessa d'être la grande passion, la joie de la vie de Hello.

“ La vérité, a-t-il écrit, mais c'est elle qui est la béatitude ! ”

LA CROIX.

ACTIONS DE GRACES

“ Après plus de deux ans de souffrances causées par la dyspepsie, j'ai été forcé d'interrompre mes études pour refaire ma santé bien délabrée. Huit mois de repos, dans ma famille, n'ont presque rien fait pour mon rétablissement. Je voulais à tout prix terminer mes études classiques et pour suivre ma vocation. Je revins au Séminaire de St Hyacinthe et, après avoir employé tous les moyens humains, j'étais toujours dans le même état.

J'allai voir Sa Grandeur Monseigneur de St-Hyacinthe, je lui exposai mes peines et lui demandai le remède à mes souffrances.

Sa Grandeur, dont la compassion pour les malheureux et les infirmes est bien connue, se chargea de ma croix et me demanda de faire avec lui une neuvaine en l'honneur des sept effusions du Précieux Sang.

Plein de confiance, je fis les prières prescrites ; le mal ne faisait qu'augmenter, je continuai quand même et, le neuvième jour, je fus complètement guéri. Je suis les cours depuis quatre mois et je n'ai pas souffert un instant de cette maladie.

Reconnaissance à Sa Grandeur Monseigneur de Saint-Hyacinthe et actions de grâces au Précieux Sang !

J. A. VÉZINA, Etudiant,
Séminaire de Philosophie, Montréal. ”

* * *

“ Une personne sujette à de fréquentes et fortes hémorragies, qui la conduisaient chaque fois à la porte du tombeau, remercie de tout cœur le Précieux Sang de Notre Seigneur de la guérison qu'elle a obtenue de sa puissante efficacité après plusieurs neuvaines faites en son honneur. Depuis six mois elle n'a subi aucune atteinte de cette maladie.

“ Gloire au Sang rédempteur ! ”

* * *

“ Depuis plusieurs années, j'étais atteinte d'une maladie qui me faisait beaucoup souffrir. Constatant, par les “ Actions

de grâces ” de votre revue, que plusieurs guérisons avaient été obtenues par l’invocation du Précieux Sang, je promis que, si j’obtenais du soulagement pendant six mois, je ferais dire une messe en l’honneur du Précieux Sang et je ferais publier ma guérison dans LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG. Depuis ce temps, je n’ai plus ressenti aucune douleur. C’est pourquoi je viens avec joie accomplir ma promesse. ”

“ Après avoir prié le Précieux Sang, et promis une messe pour les âmes du purgatoire, mon garçon est revenu et a repris son ouvrage. Amour et reconnaissance au Sang de Jésus ! ”

“ Mon petit garçon, âgé de dix ans, souffrait d’une maladie de cœur. Je le recommandai au Précieux Sang de Jésus et j’ai obtenu sa guérison. ”

“ Nous avons obtenu une grâce temporelle après une neuvaine au Précieux Sang faite en union avec les sœurs adoratrices du Précieux Sang des Trois-Rivières. Gloire, amour et reconnaissance au Sang divin ! ”

“ Veuillez donc faire insérer dans LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG une faveur spirituelle et temporelle obtenue par l’intercession du Précieux Sang de Jésus. ”

“ Je souffrais, depuis plusieurs mois, d’hémorragies fréquentes, et aucun remède n’avait pu me soulager. J’eus alors recours au Précieux Sang, lui promettant de m’abonner et de faire inscrire ma guérison, si je l’obtenais. Je suis heureuse de venir, aujourd’hui, m’acquitter de ma promesse. ”

“ Etant atteinte d’une maladie chronique depuis près de trois ans, je fis la promesse que, si j’obtenais du soulagement, je ferais publier cette grâce dans LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG. Depuis, j’ai obtenu une grande amélioration. De plus, je rends grâce au Précieux Sang pour une autre faveur obtenue. ”

chapelet quatre fois par semaine, et qui, au jour qu'ils auront choisi le réciteront dévotement, après avoir reçu les sacrements de pénitence et d'Eucharistie.

10) *Indulgentie plenaria*, une fois le mois, pour ceux qui le réciteront chaque jour durant un mois, à la condition qu'ils se confesseront, communieront, et prieront aux intentions ordinaires du Pape.

Pour gagner les indulgences spécifiées aux Nos 6, 7, 9, il est exigé d'*évoquer* et de *méditer* les principales douleurs de Marie : c'est-à-dire, 1o l'annonce du glaive de douleur, 2o la fuite en Egypte, 3o la perte de Jésus au temple, 4o la rencontre de Jésus allant au Calvaire, 5o le ementement, 6o la descente de la croix, 7o la sépulture de Jésus. Les personnes qui ne *peuvent* lire ou méditer ces douleurs gagnent les autres indulgences sans remplir cette condition.

N. B.—Nous enverrons ce chapelet, indulgencé, à toute personne qui nous enverra 40 ou 50c.

INDULGENCES DU CHAPELET

— DIE —

N.-D. DES SEPT - DOULEURS

— 0 —

Afin d'exciter les fidèles à réciter ce chapelet, les souverains pontifes Benoît XIII, par le bref *Incolumptoris Dominici*, du 26 septembre 1724 ; Clément XII, par le bref *Unigenitū Filii Dei*, du 12 décembre 1734, et Pie IX, par un rescrit de la S. Congrégation des Indulgences, en date du 18 juillet 1877, accordèrent ou confirmèrent les nombreuses indulgences suivantes :

INDULGENCES (*Riccarda*, p. 201) : 1) *Deux cents jours*, pour chaque *Pater* et pour chaque *Ave*, à tous ceux qui, s'étant confessés avec une sincère contrition, ont qui, ayant au moins le ferme propos de le faire, réciteront ce chapelet dans une église des PP. Servites.

2) *Deux cents jours* (pour chaque *Pater*, etc., comme ci-dessus), à ceux qui le diront en quelque lieu que ce soit, les vendredis ¹, tous les jours de carême, le jour de Notre-Dame des Sept Douleurs et pendant son octave

3) *Cent jours* (pour chaque *Pater*, etc.), quand on le récitera en n'importe quel autre jour de l'année et n'importe où.

4) *Sept années et sept quarantaines*, pour celui qui le récitera en entier, seul ou avec d'autres.

5) *Cent ans*, chaque fois, pour ceux qui, après avoir reçu ce chapellet *indulgentiel par un pèlerin en ajoutant le pouvoir* le réciteront d'un cœur contrit et avec dévotion, après s'être confessés ou avoir pris la ferme résolution de le faire.

6) *Cent cinquante ans*, pour ceux qui le diront dévotement après s'être confessés, les lundis, les

1. Voici le texte de la *Raccolta*: *Nei giorni di Venerdì, nella Quarantena e nella Festa etc.*—Par contre, le bref cité porte: *In singulis festis sancti christi dei dominum Quadragesime et in Festivitate, etc.*. Malgré cela, le texte de la *Raccolta* fait loi à présent. Au reste le P. Thion, à S. Sp. (II, 330) cite le bref exactement comme la *Raccolta*.

mercredis et les vendredis, ainsi qu'aux fêtes de précepte, s'ils ont reçu ce chapellet de la façon indignée, et s'ils le portent sur eux.

7) *Deux cents ans*, pour ceux qui le diront dévotement après un examen sérieux de leur conscience et une confession contrite, et qui prieront aux intentions ordinaires du Souverain Pontife.

8) *Dix ans*, chaque fois, pour ceux qui, portant sur eux le chapellet des Sept-Douleurs et le récitant fréquemment, et qui, s'étant confessés et ayant communiqué, assistent à la sainte messe ou au sermon avec l'attention convenable, s'accompagnent le saint Sacrement chez les malades, ou réconcilient les ennemis, ou ramènent les pécheurs à la pénitence, ou disent sept *Pater* et sept *Ave Maria*, ou accomplissent quelque œuvre de miséricorde spirituelle ou temporelle en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ou de la très sainte Vierge, ou de quelqu'un de leurs saints patrons.

9) *Indulgence plénière*, une fois par an, pour ceux qui ont la pieuse habitude de réciter ce

Pour la gloire du Précieux Sang.

Une abondante moisson spirituelle offerte aux abonnés et aux
zéloteurs de " La Voix du Précieux Sang ".

1. Toute personne qui envoie le montant de son abonnement ou de son réabonnement [\$1.00 par année] à " La Voix du Précieux Sang "—édition française ou anglaise—ou qui, ne pouvant s'abonner elle-même, nous envoie le nom et l'adresse d'un nouvel abonné, avec le montant de son abonnement, a droit, pendant un an, aux avantages suivants :

Une intention générale dans toutes les prières et pénitences de la communauté ; une part spéciale dans 600 messes entendues, 500 communions, 20,000 chemins de la croix, autant de chapelets, 500 heures réparatrices de minuit. De plus, nous recommanderons aux prières, à la réunion mensuelle des membres de l'archiconfrérie du Précieux Sang, et dans le journal ceux des parents de nos abonnés et zéloteurs qui mourraient pendant l'année. Ces mêmes défunts participeront aussi au service que nous faisons chanter, le 3 novembre, pour nos bienfaiteurs trépassés.

2. Si l'on désirait associer une personne défunte à tous les avantages sus-énumérés, on n'aurait qu'à expédier un second abonnement,—c'est-à-dire le nom, etc., d'un nouvel abonné—ou à offrir à Dieu, en faveur de la personne décédée, les avantages auxquels on a droit par son propre abonnement ou son réabonnement.

3. Un pieux souvenir sera envoyé à chaque nouvel abonné, ainsi qu'à chaque zélateur.

Que la bénédiction du Très Précieux Sang de Jésus crucifié repose sur tous ceux qui nous sont dévoués ; qu'elle protège leur famille, leurs entreprises, et les préserve de tout malheur de l'âme et du corps.

1.—N. B.—Tous les envois et demandes doivent être adressés comme suit : " LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG ", ST-HYACINTHE, P. Q. (Canada.)

Les personnes qui se plaignent d'erreurs dans leurs comptes sont priées de se rappeler que nous ne répondons que des envois ainsi adressés.

2.— L'abonnement à cette revue mensuelle est toujours daté du jour où l'on s'abonne.

PRIMES EXTRAORDINAIRES.

1.—Toute personne qui, pendant ce mois, nous enverra le montant de deux abonnements nouveaux, recevra, ou un pieux livret sur la dévotion au Précieux Sang, ou une "COURONNE" dite de la BONNE MORT", ou un NOUVEAU MOIS DE MARIE.

2. - De plus, tous les abonnés des mois de mars, avril et mai qui renouvelleront leur abonnement avant la fin de mai recevront une prime avec leur reçu.

3.—Aux personnes qui se feraient zélatrices de cette œuvre, en envoyant les noms d'au moins 5 abonnés, même y compris le montant de leur abonnement (\$1.00 par an), nous expédierons un MANUEL DU PRÉCIEUX SANG, ou un objet de même valeur.